



L'AUBERGE PAUVRE

Jadis, un homme voyageant
A pied, à travers le Hanovre,
Afin d'épargner son argent,
Entra dans une auberge pauvre.

Or donc, dans cette auberge-là,
Les voyageurs, chose nouvelle,
Mangeaient tous dans le même plat
Afin d'épargner la vaisselle.

En guise de morceaux de choix,
On leur servait quelques boulettes
Qu'ils saisissaient avec leurs doigts,
Afin d'épargner les fourchettes.

Puis ils allaient, malgré leur faim,
Terminant cette maigre orgie,
Se coucher tout de suite, afin
D'économiser la bougie.

No re homme, jusqu'au lendemain,
Alla dormir dans sa chambrette,
Dans un lit grand comme la main,
Rembourré comme une galette.

Jusqu'à dix heures du matin,
Le voyageur ne fit qu'un somme,
La servante, au minois matin,
Par les pieds vint tirer notre homme :

—Monsieur, c'est l'heure du réveil !
—Eh ! laissez-moi dormir, ma mie,
Car sur l'article du sommeil,
Je n'entends pas l'économie !

Du dormeur bravant le courroux :
—Levez-vous ! répète la bonne,
On ne peut pas manger sans vous :
Du déjeuner la cloche sonne !

—Non ! je n'ai pas faim ! laissez-moi !
Veuillez me lâcher ou je tape !
—Il faut vous lever ! Mais pourquoi ?
—Vous êtes couché dans la nappe !

JULES JOUV.

LA FOLIE DU DOCTEUR



AMAN, le docteur Pierre, veut-
tu que j'aïlle ?

Et Georges, l'enfant gâté
de mon ami X...., trépi-
gnait en battant des mains.

Je courras à la fenêtre : un
homme en noir, aux cheveux
blancs, aux traits jeunes ce-
pendant, s'était arrêté sur le
trottoir, prodiguant les baisers à toute une troupe
de bambins. Cet homme pleurait et souriait à la
fois.

Du regard, j'interrogeai le papa de Georges.

—Une brève mais terrible histoire !

Ayant fait signe à sa femme de laisser partir
Georges, X.... me raconta ce qui suit :

* *

“ Le vautour des ténèbres venait de prendre à
la gorge et d'étouffer, en quelques nuits, presque
tous les enfants en bas-âge de notre petite ville.

On en vit même de sept et huit ans périr de la
mystérieuse étreinte. Nous étions terrifiés : on
n'osait pas même prononcer le mot de “croup,”
tant les cœurs étaient affolés.

Ce fut une belle époque dans la belle vie du
docteur Pierre. Quoiqu'il eût une charmante pe-
tite fille de six ans, pleine de toutes les grâces de
l'esprit naissant et des charmes du corps, malgré
sa femme qui prétendait l'empêcher de voir ses
petites malades, lui, convaincu de l'importance de
sa tâche, il ne manquait pas un appel. De nuit
comme de jour, il partait aussitôt que prévenait.
Et plus d'une fois, ce fut à son dévouement, à une

opération rapide et habile, qu'une mère dut le
bonheur de garder son enfant.

* *

Le docteur apporta t il chez lui le germe de la
maladie ? Ou bien, la cause cachée, qui surprend
tant d'êtres innocents dans leur sommeil, a-t-elle
suffi à déterminer la catastrophe ?

Ce que l'on sait bien, c'est que ce soir là, M.
Pierre était rentré chez lui vers onze heures, ex-
tenué.

Il dormait à poings fermés, l'esprit et le corps
las, quand, il fut brusquement réveillé par sa
femme :

—Entends-tu ?

—Non.... quoi ?

—Ecoute....

Dans la chambre contiguë, la petite Jeanne
“chantait.”

D'un bond, le docteur fut près d'elle, calme d'es-
prit devant la poignante réalité, mais troublé jus-
qu'au fond du cœur par la question qu'il se posait
à lui-même :

L'opération était argente ; réussirait-elle ?

M. Pierre, ayant jugé qu'il n'aurait même pas le
temps de faire appeler un de ses confrères, sonna
Jules son cocher et consigna la mère dans sa
chambre.

A ce moment, nous a dit Jules, le front du père
était baigné de sueur, les mains étaient assurées,
la lèvre seule tremblait.

M. Pierre prit Jeanne dans ses bras et la porta
sur la table d'une salle voisine.

Là, en moins de temps qu'il en faudrait pour la
décrire, l'opération fut faite.

Pendant huit jours, avec des alternatives de
mieux et de pire, M. Pierre conserva quelque es-
poir. Le neuvième au soir, la fièvre augmenta :
le pauvre père s'assit au chevet de l'enfant chérie,
sûr de la mort prochaine, l'agonie au cœur, et le
sourire aux yeux pour regarder la petite.

Car elle ne voulait voir que lui, la chère mi-
gnonne ; et quand la respiration devenait plus
difficile, c'était dans le regard de son père qu'elle
cherchait un remède à la souffrance.

Le docteur, tenant dans ses bras la tête de sa
bien aimée, penchait sur elle sa figure pleine de
rayonnante bonté, tandis qu'au dedans de lui ricanait
la voix cruelle de la Mort.

Chaque fois que, dans un spasme, la petite, in-
stinctivement, se portait vers lui comme pour crier
“au secours !” le père, se penchant davantage,
disait avec son calme héroïque :

—Patience, ma Jeannette, patience ! Tu seras
bientôt guérie : je te le promets. Tu as confiance
en ton petit père, n'est-ce pas ?

Longtemps il la tint ainsi, lui disant mille pa-
roles d'espoir dont il ne pouvait rien croire, hélas !
Et depuis longtemps elle avait cessé de vivre, qu'il
lui parlait encore, terrassé.

Quand il s'en aperçut, il l'enleva du lit, puis,
comme on fait d'un enfant au maillot, et jusqu'au
matin, il la berça, retrouvant dans sa tête blan-
chissante les refrains que jadis lui avait chantés
sa mère ; de temps en temps les sanglots l'arrê-
taient et ses larmes tombaient, silencieuses, dans
l'abîme de son désespoir.

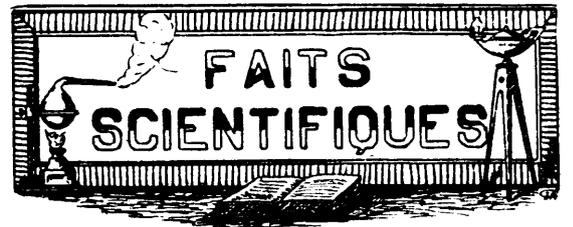
Oh ! l'horrible nuit, où sa méchante femme osa
lui reprocher d'avoir tué leur fille ! Ce fut la su-
prême douleur de M. Pierre....

Et voilà pourquoi, depuis l'événement fatal, sa-
chant que plus jamais un enfant ne le consolera
de ses fatigues et de ses tristesses, le docteur em-
brasse les anges de la terre, en songeant à son
ange du ciel.

Leopold Northcott

Dieu a créé le chat pour donner à l'homme le
plaisir de caresser le tigre.—VICTOR HUGO.

Il y a autant de socialismes que de socialistes.—
PAUL DE CASSAGNAC.



ASTRONOMIE

Détermination des changements du pôle terrestre au moyen des mires méridiennes.—Le mouvement du pôle terrestre a été découvert à la suite des changements observés dans les latitudes des différents Observatoires, et jusqu'à présent on ne l'a étudié qu'en partant de ces changements. M. Sokolof a eu l'idée de déterminer la valeur de ce mouvement par une autre méthode, par les changements de l'aximut des objets terrestres, notamment par les changements de l'aximut des mires méridiennes de l'Observatoire de Poulkova. L'auteur a utilisé, pour son travail, les observations faites pendant sept années (1880-87). Le problème consistait à séparer, dans l'aximut des mires, les différences provenant du mouvement du pôle terrestre de celles qui sont produites par le mouvement, assez complexe, des mires elles-mêmes. Il a fallu faire des calculs nombreux ; l'exactitude du résultat démontre la valeur de la méthode employée, même appliquée à d'anciennes observations.

ORNITHOLOGIE

Nid de corneille en fer.—Il y a trois ans, M. W. G. Macmillan trouva, à Calcutta, dans un vieux arbre que l'on venait d'abattre, un curieux nid d'oiseau formé en grande partie de fragments de forts fils de fer entrelacés, semblables à ceux qui réunissent en faisceaux les barres de fer pour le transport. Ces différents fragments, aussi gros que de forts fils de télégraphe, de grande longueur et de grand poids, se tenaient ensemble par leurs propres irrégularités. A cette époque, il ne put identifier le constructeur de ce singulier nid. L'année dernière, son attention fut attirée par le vol pénible d'une corneille portant dans son bec un objet paraissant exceptionnellement pesant. Il la guetta jusqu'au moment où celle-ci, effrayée par une cause quelconque, laissa tomber sa proie, dont M. Macmillan s'empara aussitôt. Or, ce n'était rien moins qu'un fil de fer contourné, mesurant environ 3 pouces de longueur, 1 ligne de gros-
seur et pesant près de 56 grammes.

Ces observations révèlent un fait nouveau dans l'histoire de l'architecture des oiseaux, et montrent le poids que peut enlever une corneille des Indes.

MÉDECINE

Le traitement de la diphtérie par la lumière.—Les colonies des bactéries de la diphtérie soumises à l'influence de la lumière ne prospèrent plus et même périssent. Ce fait donne à penser à M. J. Erede que la lumière électrique pourrait être donnée un moyen d'arrêter le développement des fausses membranes en projetant les rayons d'un puissant foyer de lumière électrique dans la gorge, d'autant, dit-il, que les tissus sont pénétrés par la lumière dans une certaine mesure. Maintenant, est-il possible d'envoyer les rayons d'un foyer électrique dans la gorge par la bouche ? M. Erede rappelle que l'on a éclairé des cavités intérieures, soit directement par des lampes à incandescence, soit en utilisant la réfraction totale, en employant une tige de verre éclairé à un bout et transportant la lumière à l'autre bout. En tous cas, il pense que des essais pourraient être tentés dans ce sens, et il invite les praticiens à chercher des moyens d'exécution et à les mettre en œuvre.

MÉTÉOROLOGIE

Les taches du soleil et le temps.—Le numéro d'avril du *Das Wetter* contient une note de M. P. Polis, sur les taches du soleil et l'état du temps, basée sur les observations faites pendant soixante-